

HORACE

PREMIÈRE SATIRE.—LES AVARES

D'où vient donc qu'à nos yeux le monde, cher Mécène,
D'un malaise bizarre offre partout la scène ?
Du hasard ou du choix qu'il soit le résultat,
Quel est l'homme, après tout, content de son état.
C'est le sort du voisin qu'on admire et qu'on prône.
" O marchand, qu'on prendrait pour un roi sur le trône !"
Dit le soldat, lassé d'assauts et de combats.
Le marchand, dans sa nef, tremblant de couler bas,
Vante la guerre : " Eh quoi ! la bataille se livre,
" Vite, la mort vous frappe ou la victoire enivre."
Qu'à sa porte un client heurte de grand matin,
L'avocat du fermier enviera le destin.
Celui-ci qu'un procès à sa hutte tranquille
Vient arracher, s'écrie : " On ne vit qu'à la ville."
En ce genre, les faits se rencontrent si drus,
Qu'ils feraient perdre haleine au conteur Fabius.
Mais pour te faire ici du doigt toucher la chose,
Et ne pas t'arrêter plus longtemps, je suppose
Qu'un dieu dise à ces gens : " Désormais, je le veux,
" Que l'état de chacun soit conforme à ses vœux.
" Soldat, je te permets d'entrer dans le commerce,
" Toi, légiste, conduis la charrette et la herse.
" Permutez." Nul ne bouge, on reste inflexible.
On pouvait être heureux, on ne l'a pas voulu.
Jupiter devait bien, pour lui apprendre à vivre,
De son froid glacial leur secouer le givre :
" Allez, gardez-vous bien d'avoir encore le front
" D'outrager ma bonté par un pareil affront."
Trêve de badinage ; encor qu'on puisse dire
De bonnes vérités sur un ton qui fait rire.
Le précepteur qui vent que son petit marmot
Apprenne sa leçon sans en manquer un mot,
Sait bien que le ressort des peines infligées
N'est pas aussi puissant que celui des dragées.